

## L'ART ROMAN : RAOUL VANEIGEM

Cool Raoul,  
le jouisseur sans entraveRetour d'un visionnaire oublié  
qui fut l'un des piliers du situationnisme.

Par François Bott\*

A plus de quatre-vingts ans, Raoul le magnifique a toujours la verdeur, l'allégresse et l'audace de ces jeunes gens qui, les matins de la vie, partent chasser le bonheur et la vérité des choses – comme Descartes, « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas », avec son « Je pense, donc je suis », cauchemar de tous les despotismes. Raoul Vaneigem a dû signer un pacte avec je ne sais qui pour bénéficier de cette jeunesse éternelle, dans sa manière de vivre comme dans sa manière d'écrire. C'est le contraire d'une jeunesse enfuie, servant à alimenter la nostalgie. C'est une jeunesse du présent, car elle recommence tous les matins. Chez Raoul, l'amour des commencements n'est pas seulement un trait de caractère, c'est une philosophie de l'existence et de la société. Et la révolution, c'était, c'est encore le droit au plaisir, et la beauté des choses, la chasse au bonheur pour tous. Raoul fut une des figures, un des mousquetaires de cette Internationale situationniste qui partit en guerre contre la société marchande et inspira mai 68. Son « Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations » fut le livre le plus volé dans les librairies, durant ce mémorable printemps. C'était le signe, la preuve que les nouvelles générations s'y retrouvaient, s'y reconnaissaient. Dans ses entretiens avec Gérard Berréby, Raoul se remémore sa vie : sa naissance et son enfance en Belgique, à Lessines, qui était aussi la ville natale de Magritte et battait sans doute le record du monde, avec quatre cents bistrotts pour huit mille habitants. Comme beaucoup d'enfances



Clara Delacort

Raoul Vaneigem et Gérard Berréby

européennes des années 30, celle de Raoul fut marquée par la guerre d'Espagne, d'autant qu'il avait un grand-père libertaire et un père cheminot, socialiste et anticlérical, « un rouge », comme on disait à l'époque. Ensuite, Raoul Vaneigem fit des études de philologie romane, à Bruxelles, et découvrit Isidore Ducasse, comte de Lautréamont. Devenu professeur à l'École Normale de Ni-

velles, il fut dénoncé par un de ses collègues, pour avoir participé à la grande grève de 1961. Les sombres plaisirs de la délation... Mais Raoul serait licencié pour une autre raison : pour avoir eu une aventure amoureuse avec une de ses élèves. Il évoque naturellement sa rencontre avec Debord, la fascination qu'il éprouva pour celui-ci, leur complicité, leur amitié, leur « haine commune du vieux monde ». Et ces soirées de fête, de dérive qui suivaient les réunions de l'Internationale situationniste. Mais il arrive qu'emportées par les remous de l'Histoire, les plus belles amitiés se délitent. Celle de Guy Debord et de Raoul Vaneigem s'éteignit avec le printemps 1968. Après quoi, dans tous ses livres, le mousquetaire Vaneigem ne cessera de guerroyer, en solitaire, contre ce même vieux monde. **F.B.**

**Rien n'est fini, tout commence**, de Gérard Berréby et Raoul Vaneigem, Allia, 398 p., 25 €.

\* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : « Le dernier tango de Kees Van Dongen » au Cherche Midi.

## La quête de Nikki

Par Ariane Bois\*

Avec l'héroïne de ce polar très réussi, Miss Djavann défie les lois du genre.

Rody, 13 ans, a une gueule d'ange. Gamin des rues, il est à la fois sensible, observateur et intelligent. Quand Big Daddy, le caïd du coin, le remarque, il croit avoir gagné le gros lot. Big Daddy apprend à son protégé à manier le Beretta, à obtenir le respect d'autres voyous, à aimer ses idoles Hitler et Staline. Quand Big Daddy ne vole pas, il torture. Rody supporte de moins en moins cette violence. Il finit par buter son mentor. Et là, direction la prison à vie. L'éternité, c'est long quand on n'a que treize ans ! Entre alors en scène Nikki Hamilton, avocate américano-iranienne à l'histoire familiale troublée, qui se prend de passion pour Rody et ira jusqu'à la plus haute cour pour rouvrir le dossier, convaincue qu'une injustice a été commise. Au cours des quinze longues années qui vont suivre, Nikki et Rody vont apprendre à se connaître, à se faire confiance, et même à écrire un livre. Lorsque Rody est libéré, la victoire semble totale. La Cour Suprême elle-même veut se pencher sur le cas des 2500

mineurs qui comme Rody sont condamnés à des peines irrémédiables. Mais le cauchemar ne fait que commencer... Raconté à plusieurs voix, « Big Daddy » surprend en mêlant racines, sujet de société, thriller judiciaire. L'avocate décide en effet de renouer le contact avec sa famille iranienne et de vivre enfin sa vie. Nikki est un personnage comme on en croise peu dans les polars, illuminant le texte de son humanité. Chahdortt Djavann, l'auteur du prophétique « Bas les voiles » (Gallimard) il y a dix ans, cite Steinbeck en exergue : « On ne peut comprendre les gens que si on les sent en soi-même ». Cela doit être le cas avec cette héroïne dont on se souviendra. **A.B.**

**Big Daddy**, de Chahdortt Djavann, Grasset, 288 p., 18 €.

\* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : « Sans oublier » chez Belfond.

## L'argent des femmes

Par Danièle Olivier\*

Marie-Françoise Hans s'attaque au nœud gordien de l'émancipation féminine.

L'argent, plus que le sexe, serait-il au cœur de toute relation de couple ? En décryptant de sa plume décapante « 33 histoires de femmes et d'argent », Marie-Françoise Hans, romancière et auteur dramatique, s'attaque au nœud gordien de l'émancipation féminine. De la bourgeoise dépendante et soumise aux caprices d'un mari riche et misogyne, à la trentenaire des années 2010, autosuffisante coté fric et coté sexe, la liberté des femmes n'a tenu, assure-t-elle, qu'à une seule vraie victoire : l'autonomie financière. Fabius, on s'en souvient, s'en inquiétait déjà : « Mais qui s'occuperait des enfants ? » À travers les témoignages de femmes de 18 à 90 ans, célibataires ou mariées, féministes ou entretenues sans complexe, Marie-Françoise Hans lève le voile sur notre histoire, celle d'une société libérée des traditions et des tabous, prête pour un futur... pas vraiment rose pour les machos. Garez-vous les mecs... Depuis que les femmes mariées ont obtenu l'autorisation

d'ouvrir leur compte en banque perso en 1965 jusqu'au jour où certains hommes ont accepté d'inverser la proposition et de jouer les pères au foyer, le travail féminin a progressé de façon spectaculaire, donnant à chacune la possibilité de prendre en main son destin et d'assumer ses choix : plus de 80 % des femmes bossent en France aujourd'hui. Résultat : une courbe de divorces qui ne cesse de grimper – compte séparé et rapidement chambre à part – mais des femmes épanouies grâce à un job qui leur plaît, et une sexualité libérée. Et les hommes dans tout ça ? **D.O.**

**33 histoires de femmes et d'argent**, de Marie-Françoise Hans, L'Âge d'Homme, 250 p., 19 €.

\* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : « Thierry Mugler » chez Ramsay.

## L'ENCADRÉ Par Annick Geille\*

## I'll be seeing you

BFM/TV est la chaîne que nous consultons dès qu'il se passe quelque chose, quitte à zapper sur iTELE pour prendre de la distance, merci Olivier Galzy. Malheureusement, BFM est souvent la voix de son maître. Cela devient gênant entre 21 h et 22 h, à quelques exceptions près. Il est d'autres lieux médiatiques en France où « *surinvestissement idéologique, fascination et complaisance à l'égard du pouvoir* » font rage, signale Laurent Cohen-Tanugi dans un essai qui s'intitule « What's wrong with France ? ». On regrette le titre anglais, on apprécie la force de proposition. « *Le premier problème de la France est l'absence de compétences professionnelles d'une bonne partie du personnel politique, notamment son ignorance de la vie économique et de l'entreprise, ainsi que de l'international (...). La pauvreté de l'offre politique renforce l'abstentionnisme* ». Saint-Simon aurait apprécié. Le duc avait la « *vista du détail qui tue* », rappelle Cécile Guilbert dans le second volume de « Sans entraves et sans temps morts », recueil d'articles publiés de 2008 à 2013. Autant BFM se ringardise parfois, autant l'ouvrage de Cécile Guilbert, chic et branché, est un objet qu'aurait apprécié son artiste de prédilection, Andy Warhol, (il lui valut le Médicis essai en 2008). L'auteur y multiplie d'élégants exercices d'admiration. Ses portraits sont autant de démonstrations de sa connaissance intime de la chose littéraire, et de son goût très sûr. C'est avec l'adieu à Jack-Alain Léger que Cécile Guilbert trouve sa meilleure part. En plus de l'érudition, on y sent frémir un chagrin d'enfant. « *Il avait l'orgueil de qui se savait grand* » dit-elle de l'ami perdu, pourfendeur du politiquement correct, martyrisé par le milieu littéraire. La fatalité, on la ressent encore dans « *Vivre cent jours en un* », de Philippe Broussard, portrait impressionniste de Billie Holiday à un moment de sa vie. Un formidable document sur le « *chaos intime* » de Lady Day à Paris, après son fiasco italien. Au « *Mars* », repaire pour initiés, où elle va chanter en présence d'amis tels que Duke ou Sagan. Dans « *Avec mon meilleur souvenir* » autre exercice d'admiration – son meilleur livre, sans doute –, Sagan évoque la voix « *douloureuse et déchirée* » de Lady Day, « *du jazz à l'état pur* ». L'art du roman imprègne le récit. D'où sa magnificence. **A.G.**

**WHAT'S WRONG WITH FRANCE** DE LAURENT COHEN TANUGI, Grasset, 96 p., 11 €. **SANS ENTRAVES ET SANS TEMPS MORTS II**, de Cécile Guilbert, Grasset, 397 p., 25 €. **VIVRE CENT JOURS EN UN**, de Philippe Broussard, Stock, 237 p., 19 €.

\* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru « Pour Lui » au Livre de poche.

## ON TROUVE ÇA BIEN

**LE TOUR DU DOIGT**, de Jean Anglade. Jean Anglade a écrit plus de cent livres. Il ne s'embarrasse pas du petit ton germanopratin qui grince et ironise : il raconte. Alexandre Vialatte disait que cet Auvergnat avait le génie de la belle histoire. On peut le croire. (Presse de la Cité, 320 p., 19 €)

**UNE AMITIÉ CAPITALE, CORRESPONDANCE VICTOR HUGO-ALEXANDRE DUMAS**, de Claude Schopp. Échanges passionnants et fraternels entre deux immenses piliers romantiques du romanesque. À signaler, chez le même éditeur, la publication de « Mes chasses », du formidable Dumas. (Les Portraits de la Bibliothèque, 318 p., 21 €)

**DIGOR, REVUE ANNUELLE DE LA MAISON DE LA POÉSIE DU PAYS DE MORLAIX**. Beaux textes de Rodanski, Hameury, Treigner, du cinéaste Michel Deville et de l'ami Gilles Durieux. (Maison de la poésie, 29600 Plourin-lès-Morlaix, 104 p., 12 €)

**LES AMANTS DE COYOACAN**, de Gérard de Cortanze. La passion folle entre la velue Frida Kahlo et l'imberbe Léon Trotski. Tout cela se passe au Mexique. Cortanze a bien senti le truc. Son livre se lit d'une traite. (Alain Michel, 324 p., 20,90 €)

**VILLA QUOLIBET**, de Patrice Delbourg. En route avec Auguste Blécharde pour une baraque en meulière dans la banlieue parisienne avec son lot de travaux, de gravats, d'emmerdes, de rencontres (ah, l'ardente Lilith !) et de calembours chers à l'ami Delbourg ! (Cherche Midi, 168 p., 18,80 €)

**L'AFFAIRE DE LA SOUBEYRANNE**, de Jean Contrucci. Retour du Rouletabille made in Contrucci, alias Raoul Signoret, dans une enquête marseillaise à propos d'un sordide trafic d'enfants. Quel pastis ! (Lattès, 394 p., 19 €)

**RETOUR DU PARADIS**, de Mircea Eliade. Philosophe, mythologue (?), historien des religions et romancier, Eliade a accompli un travail de roumain. Son retour du paradis a quelque chose d'infamé. Le destin de ses jeunes héros après la guerre de 14 nous scotche littéralement. (L'Herne, 382 p., 18 €)

**LA SOUDURE**, d'Alain Guyard. Quand il faut l'envoyer, c'est coton. Guyard, le philosophe forain, nous entraîne sur son Grand Huit de l'argot et des galères. Ryan et Cindie tentent de s'en tirer et de se tirer. On suit leurs pérégrinations. Guyard a de la tige. (Le Dilettante, 22 p., 18 €)

## ON TROUVE ÇA MAUVAIS

**LOVE ET CAETERA**, de Tristane Banon. Avec son nom de fromage de chèvre, ses histoires à la mors-moi-le schpatche et sa préface de Carla Bruni, Tristane Banon et ses lettres à des personnalités (Isabelle Giordano, Éric Nauvilleau, Valérie Triewerler...) nous en ébranlent une sans toucher l'autre. À la poubelle ! (L'Archipel, 200 p., 16,95 €)

**PLAIDOYER POUR LE BONHEUR**, de Matthieu Ricard. Avec un nom pareil, on n'écrit pas, on boit ! À la santé de Krishna, bien sûr ! (Pocket, 379 p., 7,30 €)

**HÉLOÏSE, OUILLE !** de Jean Teulé. La machine à faire du fric est répartie comme en 14, cette fois avec Héloïse et Abélard. On préfère « Les visiteurs 2 ». (Julliard, 352 p., 20 €)

**BRAVO**, de Régis Jauffret. Roman « mosaïque » constitué de seize fictions macabres et pseudo ironiques torché par un écrivain surestimé et divergent qui aime bien jouer les baltringues. (Seuil, 288 p., 20 €)

**TEMPS GLACIAIRES**, de Fred Vargas. Réfrigérant, interminable, prétentier et sans âme, comme son auteur. (Flammarion, 497 p., 19,90 €)

**MALAISE DANS L'INCULTURE**, de Philippe Val. Il y a surtout un malaise avec Val, l'homme à tête de Torquemada, qui dit mal des choses bien. Charlie Hebdo, France Inter, Grasset. Merci Sarko ? On se marre. À la guillotine ! (Grasset, 250 p., 16 €)

**LA VIE DES ELFES**, de Muriel Barbéry. Le hérisson a perdu ses piquants. De la musique, deux fillettes, des elfes... Un univers poétique et troublant qui est surtout très niais. C'est le seigneur des neuneus. (Gallimard, 304 p., 19,50 €)

**CONTRE ZEMMOUR**, de Noël Mamère. Si Zemmour répand son venin, Mamère ne répand rien du tout. Impossible de jeter le livre dans la cambrousse, il ne s'auto-détruit pas. Ces verts, ils sont d'un pâle ! (Les Petits Matins, 80 p., 7,50 €)

**LA POLITESSE**, de François Bégaudeau. Écrire la vie... Et puis quoi encore ? Il n'est pas poli, le prétentieux Bégaudeau, il nous impose des textes qui ne valent pas un clou. (Gallimard, 304 p., 19,50 €)

Les critiques sont assurées par Service Littéraire et ses collaborateurs.